N° 1121. DIMANCHE 23 AVRIL 1865. 9me année

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.
Abonnement : Pour Roubaix, 25 » francs par an. » » 14 » » six mois. » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.
On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE, BULLIER et Cie, 20, rue de la Banque.
Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE BULLIER et Cie, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.
L

Roubaix, 22 Avril 1865.

BULLETIN.

Dans un conseil des ministres tenu à Berlin le 19 on a discuté la question des duchés. Une correspondance assure que des résolutions ont été prises relativement à l'exécution de l'ordre royal du 3 avril pour le transfert de la station navale de Dantzig à Kiel, et la réalisation du programme prussien, antérieurement arrêté, pour le règlement de la question de succession.

Dans la séance du Sénat espagnol du 20 avril, le général Prim a dit que le parti progressiste avait renoncé, momentanément, à son attitude d'abstention à cause de la gravité des débats ; suivant lui, les heures du ministère sont comptées parce que la souveraine de l'Espagne ne peut pas s'appuyer sur un ministère qui a commis un tel abus de la force armée.

M. Gonzalez Bravo a déclaré que tous les ministres acceptent la responsabilité des faits, parce que derrière la manifestation des étudiants se cachaient les meneurs d'un parti révolutionnaire qui voudrait attaquer même le trône et la dynastie.

On sait que le Sénat italien va s'occuper de la question de l'abolition de la peine de mort. La commission chargée de l'examen du projet de loi propose de restreindre à neuf au lieu de vingt-un le nombre des cas dans lesquels la peine de mort serait appliquée. En voici l'indication :

1° Attentat contre la personne du roi ; 2° attentat contre les personnes de la famille royale ; 3° parricide ; 4° empoisonnement ; 5° homicide avec préméditation ou assassinat ; 6° homicide par mandat ; 7° homicide pour préparer ou faciliter d'autres crimes ou pour en assurer l'impunité ; 8° vols à main armée sur la grande route avec homicide ; 9° ruptures ou déraillements sur les chemins de fer, ou déraillements des trains de manière à ce qu'il s'en suive la mort.

La date du départ de l'Empereur pour l'Algérie est décidément fixée au 26. La durée de l'absence de S. M. ne dépassera pas un mois.

Le Czar a traversé Paris hier matin pour se rendre à Nice. L'Empereur Napoléon l'attendait à la gare du Nord et a eu avec lui une entrevue de quelques instants.

On écrit de Nice que la santé du Grand-Duc héritier de Russie donne toujours de graves inquiétudes.

L'Empereur Alexandre a dû arriver à Nice aujourd'hui vers midi.

J. REBOUX.

Nous recevons, dit la *Patrie*, de notre correspondant d'Alger deux dépêches en date du 18 avril.

Voici la première :

« Si-Ahmed-ben-Hamza, qui était revenu dans les Ksours, a été dispersé par le colonel de Colomb, les 1er et 2 avril.

» Si-Lala, pour secourir son neveu, était venu à Chellala, et s'était établi dans une forte position.

» Le 8, il a été attaqué par le bataillon d'infanterie d'Afrique et une compagnie de zouaves, suivis d'artillerie et de deux escadrons du 1er hussards. Il s'est vivement défendu.

» Les cavaliers ennemis, mitraillés, se sont rabattus sur le convoi, mais ils ont été bientôt repoussés.

» Les hussards ont été très fortement engagés et ont montré une grande vigueur.

» L'ennemi a fui, ayant perdu une cinquantaine d'hommes.

» Les Français ont eu 16 blessés.

» La colonne a regagné Géryville le 12 avril.

» Si-Lala est rapidement retourné dans le Sud, rappelé probablement par les opérations du colonel Margueritte.

» Le transport le *Jura* a été renfloué par le *Clyde*, l'*Euménide* et la *Gorgone*.

» Les hommes, les chevaux et le matériel ont été préservés. »

Voici la seconde dépêche :

« Le colonel Margueritte était arrivé dans le sud-ouest, le 15 avril. A Si-El-Hadj-Ebdin, son goum a atteint une centaines de tentes ennemies et tué 12 hommes.

» Dans la Kabylie, rien d'important.

» Plusieurs tribus ont imité l'exemple des Beni-Hahmed et livré des otages au colonel Bouvallet. »

Nous résumons, comme il suit, d'après plusieurs correspondances, les dernières nouvelles d'Espagne :

« La situation politique est toujours la même. Narvaez sera, dit-on, remplacé par O'Donnell. Il n'y a effectivement que le parti que l'on appelle *Union libérale*, qui puisse arriver au pouvoir sans secousse anti-constitutionnelle.

» Le parti dit *progressite* n'est pas représenté à la Chambre, parce qu'il s'est abstenu aux élections. Le parti *démocratique* et le parti *démocratique social* ne peuvent arriver au pouvoir que par une révolution qu'eux-mêmes ne trouvent pas opportune en ce moment. Quant à O'Donnell, il n'est pas pressé de rentrer aux affaires, parce que la question de Saint-Domingue n'est pas terminée. Si la Reine approuve l'abandon de Saint-Domingue, O'Donnel pourra rentrer sans que son amour-propre en souffre, puisqu'il n'aura pas contribué à cet abandon ; si la Reine ne veut pas abandonner Saint-Domingue, elle devra naturellement aussi appeler O'Donnell à former un nouveau ministère qui dissoudra la Chambre actuelle.

» Le ministère Narvaez n'a pour lui que le parti ultra conservateur et réactionnaire. Les capitalistes, les industriels, la bourgeoisie et le commerce désirent le retour au ministère du général O'Donnell, parce qu'effectivement jamais autant que sous O'Donnell, l'Espagne n'a vu son commerce et son industrie fleurir et se développer. »

On écrit de New-York, le 7 avril :

L'étendue du désastre subi par le général Lee s'est pleinement confirmée et sa position semble à peu près désespérée. Il n'a pu, en quittant Richmond, effectuer sa retraite avec assez de rapidité pour échapper à la poursuite du lieutenant général Grant qui l'a devancé à Burkesville, au croisement des deux chemins de fer qui vont l'un de Petersburg à Lynchburg, l'autre de Richmond à Danville. Parvenu à la station d'Amélia, il s'est trouvé avoir devant lui le général Sheridan qui occupait Jetersville, tandis que le lieutenant général Grant avait pris lui-même possession de Burkesville. On conçoit dès lors de quels dangers il était menacé, la voie de Lynchburg lui étant fermée par Sheridan, et celle de Danville par Grant. Il ne pouvait plus effectuer sa jonction avec le général Johnston et n'avait plus sous ses ordres qu'une armée de 40,000 hommes de bonnes troupes, il est vrai, composée presque entièrement de vétérans, mais dont le moral a dû souffrir de la succession de revers qu'elles viennent d'éprouver ; elles avaient d'ailleurs à lutter contre un ennemi qui l'emportait beaucoup par le nombre.

C'est dans ces conditions que le général Sheridan a attaqué l'armée du général Lee et qu'il l'a mise en déroute : il a fait un grand nombre de prisonniers et s'est emparé de beaucoup de canons. Les détails manquent encore sur cette dernière affaire, mais on présume que le général Lee sera forcé de se rendre avec les débris de son armée.

La marche du lieutenant général Grant sur Burkesville a été fort rapide. Les fédéraux ont franchi une distance de 50 milles en deux jours et demi. La forte cavalerie du général Sheridan a rendu de grands services dans cette occasion; c'est grâce à elle que Grant a pu gagner Lee de vitesse et se placer entre lui et l'armée de Johnston.

On peut se rendre compte maintenant des motifs pour lesquels Grant massait constamment ses troupes sur la gauche en prenant pour objectif la droite de l'ennemi ; il pressentait l'évacuation forcée de Petersburg et de Richmond et il voulait, quand elle aurait lieu, avoir l'avantage des lignes les plus courtes pour se rendre à Burkesville ; ses manœuvres étaient dirigées en vue d'une capitulation à laquelle il ne désespère pas sans doute encore d'amener le général Lee.

Le juge Campbell, un des trois commissaires venus à la forteresse Monroë au mois de février dernier, est resté à Richmond après l'évacuation. On le dit chargé par M. Jefferson Davis de s'aboucher avec M. Lincoln et de tâcher d'obtenir de lui les meilleures conditions possibles pour les chefs de l'insurrection. Le président se trouve actuellement à Richmond, et l'on semble croire qu'il ne retournera pas à Washington sans avoir adressé aux populations du Sud une proclamation par laquelle il les inviterait à cesser une résistance désormais inutile et à rentrer au sein de l'Union.

On a des nouvelles de l'Alabama, qui confirment les informations précédemment transmises par cette correspondance, au sujet de Mobile et de Montgommery. Le siége de Mobile a commencé, et l'un des forts qui défendent la place, le fort Espagnol, a été bombardé les 28 et 29 mars par la flotte fédérale. Un bâtiment cuirassé, le *Milwaukee*, a été détruit pendant le combat par une machine infernale sous-marine. Il paraît que les fédéraux se sont assez approchés de Mobile pour y lancer des obus quand ils le voudront. La place est défendue par les généraux Dick Taylor et Maury. On ne sait pas exactement quelle est la force de la garnison, mais on dit qu'elle a des vivres pour plusieurs mois.

La ville de Montgommery doit d'ailleurs être à présent au pouvoir des troupes du Nord. Aux dernières dates, la colonne de cavalerie que commande le général Wilson n'en était plus qu'à une distance de seize milles. De Montgommery, cette expédition devait se rabattre sur Mobile, pour aider le général Canby dans ses opérations.

D'après une correspondance adressée de Téhéran au *Moniteur*, on considérait comme terminée l'expédition en Turcomanie, car le Sépah-Salar était de retour dans la capitale de la Perse, après avoir délégué le commandement en chef à l'un des généraux sous ses ordres :

« Le mouvement industriel se propage, continue le correspondant, se propage, malgré l'immobilité des mœurs orientales. Et, chose digne de remarque, tandis qu'en Europe l'établissement des lignes télégraphiques est le complément des communications par les routes et par les chemins de fer, la Perse et l'Asie Mineure ont la télégraphie avant que des voies carrossables aient été tracées, et elles auront sans doute aussi des chemins de fer avant d'avoir des routes. Cependant, vous savez que le gouvernement turc poursuit les travaux d'une route qui part de Trébizonde pour venir à Vizeroum.... Une fois que des Français auront pénétré ici et auront étudié ce qu'il y a à faire au double point de vue du commerce et de l'industrie, ils s'y établiront et retireront des avantages jusqu'ici trop méconnus. La Perse, quoique très-ancienne et éprouvée par les révolutions, est restée un pays riche où tout est à faire. Elle mérite l'attention de la France et, par sa prédilection pour les Français qu'elle aime de vieille date, elle croit avoir

---

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 23 AVRIL 1865

— N° 12 —

UN

MARIAGE EN PROVINCE.

CHAPITRE VII.

DIPLOMATIE PATERNELLE.

(*Suite.*)

— N'est-ce que cela ? Vous pouvez la doter à mes yeux sans lui donner un sou.

— Et en quoi faisant ?

— En faisant nommer mon fils Jacques député ; cela se peut-il ?

— Bon ! pensa Me Lescalle ; ils sont décidément tous possédés du démon de la candidature.

— Votre élection a lieu dans deux mois, continua le comte ; vous avez deux concurrents; pensez-vous qu'un troisième, qui arriverait bien appuyé et sachant parler à une assemblée électorale, aurait des chances ?

— Peut-être bien, fit le notaire. Je ne sais trop comment je pourrais vous servir, moi, monsieur le comte, car j'ai des engagements pris, et je ne sais si....

— Il n'y a pas de scrupule à avoir ici, le succès de mon fils devient une affaire de famille pour vous, monsieur Lescalle.

— Vous avez raison, monsieur le comte; advienne que pourra, je suis votre homme. Quel âge a M. Jacques ?

— Il aura trente ans dans quelques jours ; le faire arriver à la chambre cette année, c'est lui faire gagner deux ans : c'est immense.

— Je comprends ; comptez sur moi, ma fille et mon influence sont à vous. Je ne veux pas risquer, pour des scrupules, de faire manquer à Rose un si beau mariage. »

Les deux hommes se serrèrent la main.

« Permettez, fit Me Lescalle après une pause : il n'est pas méchant, votre jeune homme ?

— Oh ! certes non, il est parfaitement inoffensif ; il pourra peut-être ennuyer sa femme, à coup sûr il ne la maltraitera jamais.

— C'est que je ne voudrais, pour rien au monde, exposer ma fille à être malheureuse. »

Cette tardive protestation d'amour paternel ferma l'entretien Le comte et le notaire descendirent ensemble l'escalier, appuyés l'un sur l'autre, comme de vieux amis, et excitèrent ainsi l'étonnement de Vincent, peu habitué à voir son maître amical avec des visiteurs subalternes. M. de Védelle, tout en reprenant la conversation, atteignit avec Me Lescalle la grille du château ; ils échangèrent là encore quelques paroles ; les dernières furent celles-ci :

« Il ne m'a jamais résisté. »

Le comte parlait de Georges.

« Elle n'imaginerait pas de me désobéir. »

Le notaire désignait Rose.

CHAPITRE VIII.

RUPTURE.

Au moment même où M. Lescalle quittait la Ciotat pour se rendre à la Pinède, Rose et sa mère sortaient de chez elles pour aller à la messe. C'était un dimanche et un des plus beaux jours de cette année 1835, où le printemps fut si doux et si fleuri. Les pluies exceptionnelles de la fin de l'hiver firent une fois aux Provençaux un printemps vert comme en Normandie, et embaumé comme en Espagne. La Ciotat jouissait de cette fête de la nature ; l'église montrait avec orgueil l'autel de la Vierge enseveli sous les lilas et les orangers, de telle sorte que le parfum de l'encens était dominé par le parfum des fleurs.

La messe finie, toute la population se répandit sur *la Tasse*, charmante promenade en terrasse dominant la mer. Un grand nombre de jolies filles en jupons courts, et de beaux garçons coiffés du bonnet rouge des pêcheurs, se promenaient par troupes de sept ou huit, échangeant à chaque rencontre des poignées de mains et des éclats de rire.

Au milieu de la foule du peuple, animée, joyeuse et bariolée, on voyait marcher plus posément quelques-uns des habitants considérables du pays. C'était d'abord M. le baron de Croix-Fonds et sa famille, Me Arnoux et ses deux filles, très-strictement empesées dans leurs robes de percale, M. Richer de Montlouis donnant le bras à sa femme, et enfin Mme Lescalle et sa fille, accompagnées de M. Artémon Richer.

A la Ciotat, comme dans toutes les petites villes, les moindres faits ont une grande importance ; tout est matière à commentaires et à conjectures ; les actions les plus insignifiantes pour l'habitant de Paris sont là remarquées et interprétées de cent façons. Ce ne fut donc pas sans un vif étonnement que les notabilités de la Ciotat virent Mme Lescalle se promener en la compagnie de M. Artémon Richer.

Un mot sur Artémon

C'était un garçon de cinq pieds six pouces, taillé en force, brun, barbu et coloré ; il avait les traits lourds et réguliers tout à la fois, la physionomie effrontée, vulgaire et ouverte. Cet Antinoüs de province riait sans cesse, et montrait alors trente-deux dents irréprochables. Il s'habillait avec richesse et mauvais goût, mettant des diamants à sa chemise et ne portant pas de gants.

En Espagne, il eût été placé parmi les *majos* ; à l'armée, compté parmi les *loustics* ; à Paris, relégué dans la foule des *lions* d'estaminet. A la Ciotat, où il représentait un type unique, c'était une sorte de tyranneau tapageur, bavard, cynique, brutal, insolent et tout-puissant. Riche, beau, brave, allié aux meilleures familles du département, on ne pouvait prendre sur lui aucun avantage. Il fallait le supporter tel qu'il était, riant de tout et de tous, ne se gênant pour personne au monde, fumant au nez des femmes, lutinant les fillettes en pleine rue, saupoudrant ses discours d'interjections bannies du dictionnaire. Malgré tout cela, au peut-être un peu à cause de tout cela, Artémon passait pour irrésistible. Ses ravages dans les cœurs n'avaient été, au reste, que trop prouvés à plusieurs familles, qui digéraient leur malheur en silence ; les unes calmées par l'argent du père Richer, les autres terrifiées par les duels du fils.

Après quelques années passées à Paris sous le spécieux prétexte de faire son droit, Artémon était revenu à la Ciotat, laissant une trentaine de mille francs de dettes derrière lui, qui avaient sans doute aidé au retour de l'enfant prodigue. Le père Richer paya les créanciers, à la condition qu'Artémon ne retournerait pas à Paris. Ce fut alors que la Ciotat devint le théâtre de ses exploits. Le père Richer rit longtemps des tapages, des querelles et des scandales causés par son héritier, puis il s'en inquiéta et tenta vainement plusieurs fois de le marier. Les choses en étaient là, quand le retour de Rose à la ville vint réveiller les espérances du père Richer. La fille du notaire, avec sa beauté, sa petite dot et l'influence de son père, devenait un parti possible ; en outre, Artémon témoignait pour elle des sentiments forts exceptionnels chez lui. Depuis le premier jour où il avait vu Rose, il s'était senti un goût très-vif pour elle. D'abord, ce ne fut qu'un désir de pacha, puis, la froideur de la jeune fille aidant, cela devint une sorte de volonté fixe et opiniâtre ; l'amour-propre se mit de la partie, et Artémon finit par consentir à épouser Rose plutôt que de risquer de la voir lui échapper.

La suite au prochain numéro.

Les personnes qui désireraient faire traduire ou faire écrire une correspondance en anglais, allemand, hollandais, italien ou espagnol peuvent s'adresser au bureau du *Journal de Roubaix*.